

De la richesse des mots comme substituts *Sauce brune*

Daphné Bathalon

Numéro 133 (4), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65253ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bathalon, D. (2009). Compte rendu de [De la richesse des mots comme substituts / *Sauce brune*]. *Jeu*, (133), 15–16.

Sauce brune

TEXTE ET MISE EN SCÈNE **SIMON BOUDREAU**L

DÉCORS **FÉLIX RUEL** / ÉCLAIRAGES **FRÉDÉRIC MARTIN** / MUSIQUE **MICHEL F. CÔTÉ**

AVEC **JOHANNE FONTAINE** (ARMANDE), **ANNE PAQUET** (SARAH),

MARIE-ÈVE PELLETIER (CINDY) ET **CATHERINE RUEL** (MARTINE).

PRODUCTION DE **SIMONIAQUES THÉÂTRE**, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 19 MARS AU 4 AVRIL 2009.

DAPHNÉ BATHALON

DE LA RICHESSE DES MOTS COMME SUBSTITUTS

Après la présentation d'*Andromak* en 2006 au Théâtre la Chapelle, Simon Boudreault et sa troupe, Simoniaques Théâtre, ont dressé une table très intrigante pour leur seconde création. Que le spectateur rebuté par un titre peu ragoûtant se rassure : contrairement à l'impression laissée par toute la publicité précédant *Sauce brune*, cette pièce ne se dédie pas exclusivement au sacré.

Tablier à la taille et filet sur les cheveux, quatre femmes prisonnières de la cafétéria d'une école anonyme exécutent jour après jour la même danse : éplucher les légumes, couper la viande, mettre en purée les patates, remuer la mythique sauce brune qui donne goût au plus fade des plats. Les gestes sont répétitifs et lassants. Quant à la matière que ces femmes manipulent, elle est aussi interchangeable que leurs discussions qui tournent toujours autour des mêmes axes : le sexe et l'aspiration à une autre vie. Elles sont prisonnières à la fois d'un lieu humide et chaud et du rôle qui leur a été attribué. Il y a Armande, « chef cook », et, sous sa férule, trois aides dont l'une, Martine, s'écrase devant toute autorité. Même si chacune de ces femmes nourrit des rêves qui refont surface au fil des conversations, le public n'entrevoit pour elles aucun espoir d'évasion. Dans l'espace clos qui leur est assigné, on les regarde évoluer, observant leurs agissements, leur

bassesse, comme leurs élans plus généreux et empathiques, et appréciant leur langage pauvre sur le plan du vocabulaire mais riche d'expressivité. En réalité, ce n'est pas de la cuisine d'une cafétéria dont on se nourrit dans *Sauce brune*, mais bien de la truculence du langage et des personnages qui l'habitent.

Cuisine épicée

Pour révéler l'incommunicabilité à l'intérieur du groupe de femmes, Simon Boudreault a choisi le blasphème. Mais que blasphème-t-on réellement aujourd'hui? Pour la plupart des gens, les mots propres à l'Église ne revêtent plus de sens sacré ou n'ont plus de signification particulière. Pour certaines personnes, les mots blasphématoires ne représentent plus tant un interdit à braver qu'un manquement à la politesse, voire de la vulgarité. Malheureusement, l'auteur n'a pas cherché à développer cette dimension bien qu'il ait armé ses personnages avec des sacres. C'est à travers ceux-ci que les cuisinières crachent leur douleur, leur peur et leur trop grande colère : « Des fois, estie, on s'parle, criss, on essaye, câliss, que ça soye... tsé viarge, clair, pis, sacrement, on y arrive pas câliss. » Ce nouveau langage compte plus de jurons par phrase que de mots véritables, et il faut d'abord s'y faire l'oreille avant d'être en mesure de voir

se jouer sous nos yeux la tragédie quotidienne de femmes incapables de communiquer.

« Les quinze premières minutes [...] tout le monde rit en écoutant tous ces sacres. Et puis, peu à peu, les gens écoutent parce qu'ils réalisent que c'est devenu une langue musicale, avec sa propre rythmique¹. » En effet, on oublie très vite l'aspect burlesque induit par le volume sonore trop élevé et l'usage excessif de blasphèmes. Chaque juron se dote de nombreuses significations, selon les circonstances et le ton employé. Dès lors, on s'intéresse au sous-texte, au drame qui se joue entre les cuisinières. Derrière les sacres, il y a des mots perdus que les personnages ne parviennent pas à formuler. Qu'à cela ne tienne, ce qui lie les personnages et les force à se lever tous les matins, c'est la préparation de la sauce brune et non les échanges verbaux futiles, les sujets de conversation vides ou les allusions désobligeantes et incessantes. Les gros mots, comme la sauce, peuvent être servis en n'importe quelle circonstance. Ils sont identiques, et leur sonorité, un peu grossière, plaît, comme le goût salé de la sauce que l'on étale sur tous les plats.

De la sauce à la nuance

On reconnaît à Boudreault une plume bien affûtée quand il s'agit de mettre des répliques pimentées dans la bouche de ses personnages. Il maîtrise l'art du *punch*, un talent d'écriture qui lui vient sûrement de sa fréquentation assidue des patinoires d'improvisation. Consciemment, il a privé ses personnages des mots qui leur permettraient de s'exprimer et de se développer, mais, ainsi, il a grandement compliqué la tâche des comédiennes. « On ne peut s'appuyer sur les mots simplement comme s'ils étaient des véhicules de communication parce qu'ils sont des coquilles vides dont le sens varie selon les situations² », explique la comédienne Marie-Ève Pelletier quand on l'interroge sur son travail de préparation. Issues d'un milieu auquel l'auteur ne s'attarde pas, les femmes de *Sauce brune* semblent par moments être des archétypes sans réelle profondeur. Depuis Armande, la « chef cook » antipathique, en passant par Cindy, qui ne pense qu'au sexe, et Sarah, l'insensible ambitieuse, jusqu'à Martine, victime de tout et de tous, il est en effet difficile de se sentir proche d'elles et de ce qu'elles vivent. Nous avons sous les yeux des personnages peu approfondis et dont la psychologie a été délaissée au profit du comique. Ce n'est qu'à la toute fin de la pièce que l'on découvre enfin quelques nuances chez les personnages.

Les comédiennes ont dû s'approprier un langage étrange et un peu barbare, suffisamment pour parvenir à transmettre au public les émotions ressenties par leur personnage. L'enchaînement des répliques agressives et bourrées de sacres nuit à l'approfondissement de chacun des personnages. Heureusement,

quelques passages nuancent les personnalités et permettent qu'on s'intéresse un peu plus à leur sort. Armande est le seul personnage qui connaît une véritable évolution entre le début et la fin de la pièce, nous faisant peu à peu la démonstration de son attachement à son titre de « chef cook » et à son job. D'ailleurs, Armande est également la seule dont les liens avec la cafétéria sont rompus à la fin de la pièce, mais elle revient tout de même sur les lieux, désespérée de ne plus y être enfermée. À ce moment-là, le public ressent enfin pour elle de la compassion.

Jour après jour après jour

La matière première du spectacle, cette sauce brune dont on ne connaît pas la composition, occupe l'espace du dialogue et l'espace scénique. Substance non identifiable et interchangeable, on la réutilise tous les jours. Entre les mains des comédiennes, elle se métamorphose en légumes, viandes et desserts selon la manipulation et notre imagination. Sans cesse en mouvement, les mains des comédiennes se saisissent et ressaisissent de la pâte à modeler brune pour préparer sous nos yeux le repas du jour annoncé. Quant à la sauce brune du titre, nous ne la verrons étonnamment jamais. Elle est pourtant centrale, le chaudron bien en évidence sur la scène, directement dans le point de fuite de notre regard, lequel y est constamment ramené par l'une ou l'autre des femmes, obligées d'aller remuer la sauce pour éviter qu'elle ne colle au fond du chaudron. La sauce brune est avant tout l'instrument du désastre final. En effet, grâce au seul récit des cuisinières qui racontent la catastrophe avec un enthousiasme et une fascination morbide, la sauce prend soudain le devant de la scène : elle se renverse et se répand, véritable marée noire (ou brune !), partout dans la cafétéria. Sans conteste, il s'agit là de la scène la plus réussie. Mis en train par une bataille de petits pains à laquelle on l'a forcé à prendre part – le public en est littéralement bombardé –, le spectateur est amené à vivre l'action. La catharsis se produit lors de l'évocation du dégât monumental : la confrontation entre la cuisinière en chef et le directeur de l'école nous transporte. On attend la chute et la libération finale des personnages.

En dépit du menu épicé que l'on nous avait annoncé, *Sauce brune* n'est pas que pimentée aux sacres. La pièce de Boudreault raconte aussi l'histoire d'une certaine camaraderie, mais sans solidarité, entre quatre personnalités bien distinctes. Et s'il est au départ difficile d'adhérer au récit et aux personnages, on se laisse vite absorber. Lorsque l'on quitte l'Espace Libre, il n'y a pas qu'un petit pain fourré aux sacres que l'on emporte avec soi, il y a aussi une étonnante performance de la part du quatuor de comédiennes et de l'admiration pour leur maîtrise d'un langage à la fois familier et nouveau. ■

1. Marie-Christine Blais, entretien avec Simon Boudreault, « Les Schtroumpfettes brunes », *La Presse*, 14 mars 2009.

2. Dossier de presse.